



J'ai frappé au numéro cinq ...

Le numéro 5 ?

Souvenez-vous dans le dernier Echo¹, de l'indignation du curé de Toussaints et de l'exaspération du proviseur dénonçant l'un et l'autre la présence de « filles de mauvaise vie » aux abords même du lycée impérial. Rappelez-vous les promesses du commissaire assurant, le 26 juin 1854, que « les ordres [d'expulsion] avaient été donnés avec la plus grande sévérité ».

Pouvions-nous le croire ?

Pour en avoir le cœur net nous sommes allés frapper aux numéros 5 et 7 de la rue Saint-Thomas, désignés alors comme les principaux foyers de turpitude.

Et comment donc ? me direz-vous. En emboîtant tout simplement le pas de l'agent recenseur de 1856².

Il fait du porte-à-porte, notant scrupuleusement (mais non sans mal parfois) pour chaque maison l'identité des personnes composant chaque « ménage »³.

Le n° 5 de la rue Saint-Thomas se singularise d'emblée car il n'abrite qu'un seul ménage de 14 personnes sur lequel règne -seul représentant de la gent masculine- le dénommé Jean-Mathurin Richard. Cet honorable « loueur en garni » de 50 ans, marié à Françoise Leroux (50 ans elle aussi), est l'heureux père de trois filles (20, 18 et 14 ans) qui sont encore en âge de vivre chez « leur mère »⁴ mais y exercent un « métier en chambre » au même titre que les autres jeunes femmes (7 célibataires, une séparée, une veuve). Si l'on ignore la spécialité de « l'ouvrière » Célestine Constat, les autres sont lingère, tricotteuses (sic) et les huit autres, sont « tailleuses »⁵...

Atelier ou « clandé » ? À la lumière des plaintes antérieures les soupçons de débauche et d'amours tarifés subsistent, aussi est-ce avec intérêt que l'on entre au n° 7.

A priori la maison est moins spécialisée. La moitié des habitants est constituée de petites gens (ravaudeuse, cloutière, brocanteur, lingère, manœuvres...), plutôt âgés (de 41 à 70 ans) qui se répartissent en « ménages » de 1 à 2 personnes. L'autre moitié en revanche, est constituée par les 11 occupants, là encore, d'un « garni » ; à côté du patron, Modeste Phily, de sa femme et de sa fille, toutes les deux prénommées Reine, vivent deux jeunes hommes, l'un manœuvre, l'autre peintre, et six femmes de 28 à 34 ans, toutes tailleuses et célibataires.

L'insistance avec laquelle deux ans plus tôt, proviseur et curé pointaient du doigt le 5 et le 7 de la rue Saint-Thomas, tenait sans nul doute, à l'existence de ces « garnis ». Force est de constater qu'ils sont toujours là. Abritent-ils toujours de coupables activités ? la relative homogénéité de leurs occupants (ou plutôt de leurs occupantes), le laisse à penser mais les registres du recensement à eux seuls, ne permettent pas de conclure de manière plus catégorique.

Ils invitent toutefois à poursuivre l'exploration à la découverte de la population du quartier. C'est ce que nous avons fait.

Par chance pour nous, le recensement de 1856 est le dernier à ne pas comptabiliser à part la population du lycée au même titre que celle des prisons et des casernes.

... / ...

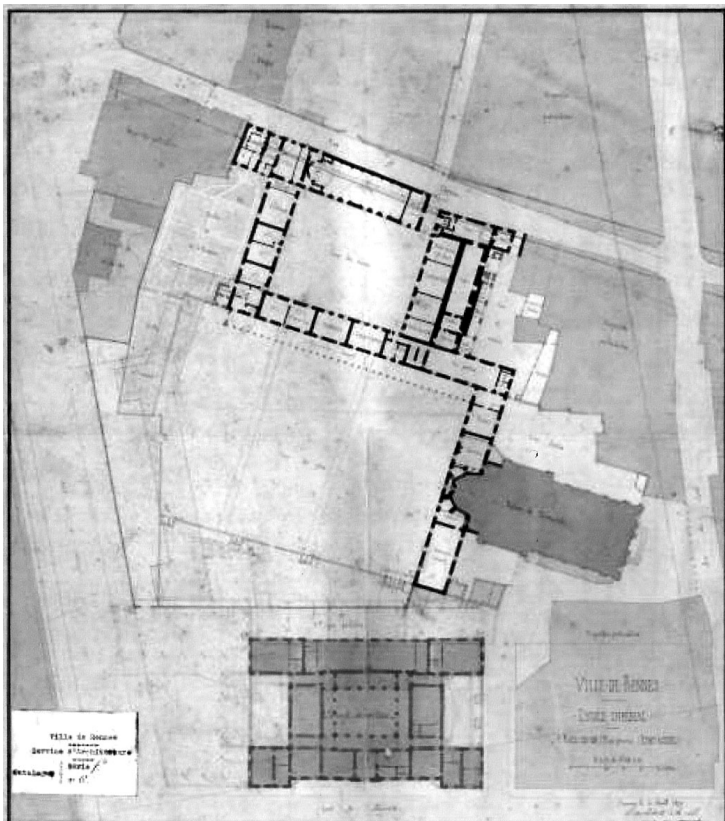
¹ N° 21 p 3-5 - Colette Cosnier : « De l'influence de la prostitution sur l'ouverture d'une porte de lycée »

² Archives municipales ; cote 1F4/21 (disponible par Internet)

³ Personne ou ensemble de personnes constituant une unité de consommation.

⁴ Cf. rapport du commissaire (p 5)

⁵ Honni soit qui mal y pense ! Le « Robert » vous apprendra que ce mot est un provincialisme pour couturière, mais remarquons aussi que le métier de couturière figure dans le recensement en 1856.



Le lycée dans son quartier en 1858 (Plan Martenot ; orient° Sud-Nord)

L'avenue de la gare est faite.

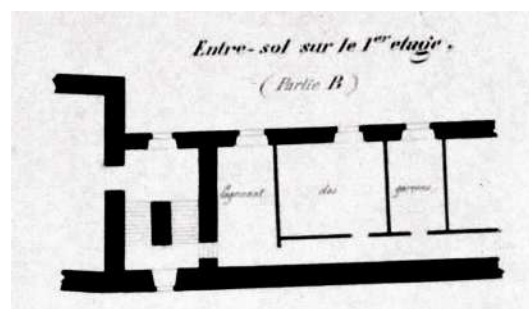
L'élargissement prévu rue Saint-Thomas sera, plus tard, partiellement réalisé.

(Source : Archives municipales)

Le personnel doit loger dans l'établissement et partage, de ce point de vue, la difficile condition des domestiques.

Deux des domestiques, (on dit communément *les garçons*) Mathurin Garjant et Michel Fontaine ont « [leur] femme en ville » ; même sort pour le mari d'Anne Pape, la lingère.

Cette vie tronquée des personnels de service, est comparable à celle de Louise Lebreton née Monnier (40 ans) qu'on voit élever cinq enfants (de 5 à 16 ans) au 21 de la rue Saint-Thomas : elle est journalière, son aîné, Louis, est déjà « ouvrier » ainsi que sa fille Marie -15 ans, « dresseuse »⁷, mais « son homme domestique *Au signe de Croix* »⁸ n'est pas recensé avec la famille.



Plan
1836 :

Logés à
l'entre-sol

La présence d'un(e) domestique dans un ménage, atteste du rang social. Des subtilités de langage nuancent le tableau.

Le concierge n'a qu'une « femme », mais le proviseur, lui, a une « épouse » et une domestique, le censeur vit avec sa sœur et sa domestique, l'aumônier n'a bien sûr ni femme ni épouse, mais vit avec sa domestique (64 ans... âge canonique) et si le commis a -on l'a vu- pour compagne une « épouse », il n'a pas pour autant de domestique.

Dans les rues adjacentes au lycée, la population est pauvre, voire misérable.

Les « ménages » où figure un(e) domestique sont rares : quelques personnes âgées (rentières ou propriétaires) vivant seul(e)s avec cette « auxiliaire de vie », mais très peu de familles. Rue Saint-Thomas on n'en compte que deux : des commerçants.

L'un, Pierre Riaudel, est « marchand de chiffes » ; le couple -32 et 31 ans- n'a qu'une fille de 7 ans, mais il loue les services d'une jeune fille de 17 ans, Joséphine Barbe. Notons cependant, avec intérêt, que Jeanne Micault n'est, pour l'agent recenseur, que la « femme » du chef de famille.

Nous ne saurons jamais, en revanche, comment il aurait qualifié la femme de J.M. Briantais, l'épicier, car celui-ci est veuf et père de deux enfants encore jeunes (11 et 7 ans) ; Julie Evenet domestique célibataire de 33 ans, gère la maison. Elle a sans

⁶ Faut-il voir là l'origine de l'occupation d'une partie des caves de l'actuel lycée par les paveurs de la Ville ?

⁷ Si la lecture est exacte, métier qui consiste à déployer les peaux en ganterie.

⁸ Etablissement cité dès 1679 qui existait toujours rue Saint-Hélier en face de ND de Lourdes, dans les années 1980.

doute fort à faire car -chose exceptionnelle- son patron occupe à lui seul le 19 de la rue Saint-Thomas (dont nous ignorons, il est vrai, la taille exacte⁹).[voir ci-contre]

Le fait surprend d'autant plus que ce qui prédomine partout ailleurs dans le quartier, rue du lycée, rue Saint-Thomas, rue des Carmes ou rue au Duc, c'est l'entassement.

Des dizaines de « ménages » par maison pour une moyenne de trois personnes par ménage. On devine que chaque ménage dispose rarement de plus d'une pièce.

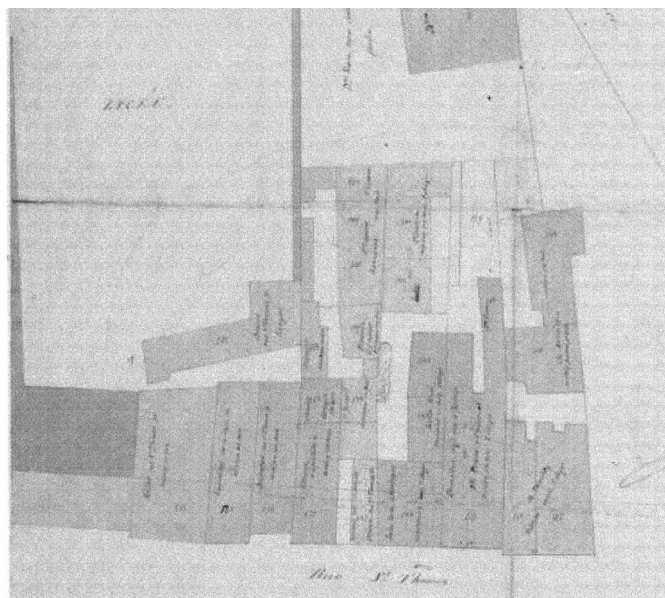
Trois exemples qui n'ont rien d'exceptionnel :

- Dernière maison recensée à gauche dans la rue Saint-Thomas, avant d'arriver au pont de Porte-Blanche, le n° 21 A : le recenseur y a noté les noms de 61 personnes constituant 23 ménages.

- Au 2 de la même rue -la maison existe encore face au Lycée- vivent rien moins que 41 personnes, réparties en 15 ménages.

- On s'étonne donc de ne trouver que 7 personnes, au n°4 : les cinq Dubois (le père, la mère, les deux filles et un frère, charron de son état), auxquels s'ajoutent le cordonnier Louis Bellon et sa femme.

Il faut aller voir la maison : elle est toute petite et, si l'on considère que le rez-de-chaussée était vraisemblablement accaparé par les activités de limonadier du sieur Dubois, il n'y a pas de quoi conclure à l'aisance.



1861 • Plan des propriétés à exproprier.

(Archives municipales)

Intrication des propriétés rue Saint-Thomas, cours et arrières cours, maisons en bois avec ou sans étage (non figurées), hangars, baraques. Une seule maison partiellement en pierre.

Au fil des pages, on rencontre ainsi des métiers : métiers du bois, de la pierre, du textile et du cuir pour l'essentiel.

On effleure des vies : artisans et compagnons, journaliers en nombre, portefaix, porteurs d'eau (...), estropiés, paralysés, infirmes de naissance, nourrissons, institutrice-gardeuse d'enfant ...

On s'interroge sur « l'étranger », l'Irlandais Henry Dardagh, cordonnier au 66 rue du Lycée.

On fantasme, essayant d'imaginer la personnalité d'Emilie Paque, 38 ans, marchande de poisson de son état, que « son mari a quittée depuis 8 ans » et dont le fils (10 ans) « est en fugue depuis 3 semaines »...

Une chose est sûre, Pierre Godeau l'écrivain public de la rue Saint-Thomas, ne devait pas manquer de pratiques.

Agnès Thépot



Porteurs d'eau à Rennes

(M.B. publié dans le Banéat)

⁹ Un plan descriptif des propriétés à exproprier pour construire le petit lycée (elles serviront pour la chapelle et la cour attenante du nouveau lycée) signale au 19, la propriété Briantais comme comprenant « une maison en bois sans étage ». (1861-AM 2F12683)